

gique et intègre; il avait un physique puissant, une force intellectuelle dominante; il avait un sens rigide et invariable du devoir et il possédait le courage moral et physique.

L'énorme tâche lui échoua de diriger les affaires du pays pendant les années les plus difficiles et certainement les plus critiques de notre histoire. On nous dit assez souvent que les temps sont difficiles et que la tâche des hommes publics est fort lourde. C'est vrai. Il n'y a pas de périodes où la tâche des hommes publics n'est pas onéreuse, mais je ne crois pas que jamais auparavant ni depuis, les chefs ont dû assumer d'aussi lourdes responsabilités et tenter des efforts aussi terribles que durant les années de la Grande Guerre. C'étaient de nouvelles expériences. Les tragédies dont souffraient les nôtres se reflétaient naturellement sur les âmes de nos chefs. La population était irritable, impatiente. Elle semblait dans le marasme, incapable d'en sortir et de se diriger nulle part. Les événements s'accumulaient; les griefs qui bouleversent toujours les hommes publics se multipliaient; ils étaient certainement plus sérieux qu'en tout autre temps.

Il n'est pas étonnant que tous les gouvernements des pays alors en guerre tombassent et que des leaders disparussent. Il n'y a que dans ce Dominion, parmi tous les pays plongés dans le conflit, où l'homme d'Etat qui était à la tête du Gouvernement au début de la guerre se maintint à son poste à la fin des hostilités. Je ne suis pas sans connaître les mois et les années difficiles qu'il a vécus. Plus d'une nuit, je l'ai accompagné chez lui, et, jusqu'à une, deux et trois heures du matin, j'ai été témoin de sa profonde douleur, mais jamais son courage n'a fait défaut. Jamais il n'a cédé à un égoïste intérêt. De fait, je dirai sans la moindre réserve que tout le temps que j'ai été en contact avec lui il ne s'est laissé influencer par le moindre des mérites qui pourrait lui revenir, ni par la plus légère des critiques qu'il aurait pu subir. Tout cela lui était absolument indifférent. Il savait qu'il avait un devoir important à accomplir, et il a voulu s'en acquitter avec toute l'impulsion de sa nature.

Sir Robert Borden avait l'esprit analytique d'un avocat, mais, en même temps, il avait les conceptions plus larges de l'homme d'affaires. C'était un avocat des plus brillants, un serviteur de l'Etat d'un dévouement et d'une intégrité inattaquables, toujours animé d'ambitions créatrices, un homme supérieur, magnifiquement outillé. Ses talents étaient éminemment pratiques, mais il possédait également une vision pénétrante, un esprit tolérant, un cœur sympathique. Lorsqu'il a abandonné les rênes du pouvoir, à l'âge de soixante-six ans, il a laissé derrière lui le souvenir de travaux

Le très hon. M. MEIGHEN.

considérables et d'une œuvre rarement égalée parmi les hommes. Sa place dans l'histoire sera de plus en plus élevée à mesure que les années passeront.

L'honorable RAOUL DANDURAND: Honorables sénateurs, lorsque j'ai parlé de la perte de nos collègues, il ne m'est pas venu à l'idée de mentionner l'ancien premier ministre, sir Robert Borden. Mais j'avais l'honneur d'être premier ministre intérimaire au moment de sa mort, et, en cette occasion, j'ai exprimé publiquement mes regrets. J'ai dit alors que sir Robert, dont j'avais suivi la carrière depuis son entrée au Parlement, avait été l'une des plus brillantes lumières du barreau de la Nouvelle-Ecosse. Il n'avait pas son égal. Lorsqu'il était leader du parti conservateur à la Chambre des communes, tous ses discours étaient préparés avec beaucoup de soin, et ses adversaires pouvaient difficilement les attaquer.

Son adversaire était sir Wilfrid Laurier, et durant plusieurs années il a essuyé des défaites, mais enfin, en 1911, il fut porté au pouvoir. J'ai eu plusieurs occasions de le rencontrer en société, et je l'ai toujours regardé comme l'un des plus agréables amis. J'ai été président de cette Chambre de 1905 à 1910, et ai été en contact avec lui à des cérémonies, lorsque les leaders des deux Chambres se rencontraient sous notre toit. Lorsqu'il est entré à la Chambre des communes, il était déjà d'âge mûr, mais cependant il a travaillé sérieusement pour bien savoir la langue française. Je me rappelle que, souvent, il se rendait dans les appartements du président du Sénat, dont la femme était pour lui un excellent professeur de français. Lorsque j'ai perdu mon épouse, il m'a dit dans une longue lettre que c'est grâce à son encouragement s'il a persisté à étudier le français, car elle lui avait fait observer de temps à autre que la moitié de son vocabulaire anglais venait de la langue française. Ainsi, nos relations sociales étaient très intimes.

Après s'être retiré du Parlement, il devint président de la Barclay's Bank, et, durant ses fréquents séjours à Montréal, nous nous entretenions des événements passés. Nous discutions, d'une manière assez objective, de ses programmes au sujet desquels nous avions été loin de nous entendre, et souvent nous terminions nos discussions en consentant encore de ne pas nous accorder.

Il était animé d'un esprit de grande tolérance, ce qui nous permettait d'être en termes intimes avec lui. Je déplore sa disparition, et, de concert avec mon très honorable vis-à-vis (le très honorable M. Meighen), j'exprime le désir que cette Chambre rende témoignage aux grandes qualités de l'ancien premier ministre du Canada, sir Robert Borden.